

C H A P I T R E V I I I

C H E I K ' A D I

Sanctuaire des adorateurs du diable

Estratto da: Jules Leroy, Moines et monastères du
Proche-Orient, Horizons de France, Paris, 1958
Digitalizzazione ad opera di Dario Chioli, 12/1/2024
www.superzeko.net

AU voyageur lassé de la monotonie de la plaine mésopotamienne, à l'amateur de monastères, il est recommandé, s'ils veulent se redonner de l'air et voir du vert, de prendre le chemin de Cheik 'Adi, le sanctuaire des Yézidis, « adorateurs du diable ». La distance n'est pas longue de Mossoul à l'endroit indiqué. Il fallait autrefois neuf heures de cheval pour la parcourir. Aujourd'hui on peut atteindre le but en moins de deux heures, à condition d'avoir une voiture solide et haute sur roues, un cœur bien accroché et de disposer son voyage en dehors de l'époque des pluies. Faute d'accorder à ces détails l'attention qu'ils méritent, le visiteur risque d'arriver mal en point, ou même de n'arriver jamais, et de transformer une magnifique promenade en véritable expédition, avec tout ce que ce terme englobe d'aléas et d'ennuis.

Rien au départ ne peut les faire présager. Aussitôt passé le pont du Tigre, l'auto pointe en direction nord-est et laisse sur sa gauche la Cité de Ninive enfouie sous son tell. La route goudronnée cesse assez rapidement et la voiture s'engage sur une piste à peine tracée, coupée de pierres, de rochers, de flaques d'eau. Aucun chauffeur européen n'oserait lancer sa voiture sur une pareille route. Les conducteurs irakiens, eux, s'en donnent à cœur joie : ils foncent, tournent à droite, tournent à gauche pour éviter les obstacles, changent de vitesse pour sauter les fondrières, freinent brusquement et sans crier gare, balancent leurs clients de droite et de gauche au risque de leur rompre les os. Comme la fortune aide les audacieux, il est rare que cet endroit difficile ne finisse pas par être franchi. La route reprend alors et la tranquillité relative qui s'offre au voyageur lui permet

d'admirer la ligne sombre des monts du Cheikan, que dominant au loin les cimes enneigées du Kurdistan, au delà de Rawandouz et d'Amadyia dont les Anglais ont fait de splendides stations d'estivage.

Sur une vraie route l'auto reprend de la vitesse. Elle dépasse rapidement Khorsabad, berceau de l'assyriologie, puisque c'est là qu'en 1840, le consul français Botta donna le premier coup de pioche dans le sol assyrien. Aujourd'hui la terre reprend ses droits et le palais de Sargon, un instant mis à jour, redevient un tell où campent les bédouins nomades. Continuant sa route, la voiture aborde ensuite la chaîne des montagnes du Kurdistan. Le paysage change : c'est une succession de montées et de descentes, de bosses, de mouvements de terrain peu marqués ; après la pluie et au printemps, le sol se couvre d'une légère couche de verdure, qui contraste avec l'apparence rougeâtre de la plaine qu'on abandonne.

Aïn Sifni, dernier village de la plaine mossouliote, est un véritable poste frontière entre le monde chrétien-musulman et le monde Yézidi. Comme à toute frontière, bien qu'on soit encore en Iraq, il faut mettre pied à terre pour saluer le chef de la police, le commandant du bureau de recrutement, un Jacobite, faire connaissance avec le chef de la communauté chaldéenne, visiter l'école où un frère de Notre-Dame-des-Semences d'Alqoche enseigne la religion à une population presque toute nestorienne. Tout cela prend beaucoup de temps, mais ce sont des formalités de politesse auxquelles il faut se soumettre, puisque aussi bien elles ne sont pas sans utilité. Elles vous permettent de trouver une autre voiture, de connaître les conditions du chemin, long de dix kilomètres, et aussi, précaution non négligeable, de vous faire accompagner d'un interprète, car les Yézidis ne parlent ni arabe, ni sourète, ni tourani...

Aïn Sifni n'est pas seulement la frontière ethnique de deux races : c'est le point de départ d'une nouvelle région géographique. On s'en rend compte dès la sortie du bourg. A droite une pièce d'eau qu'ombragent des arbres nombreux et touffus, tout chargés de frondaisons vertes ou dorées, suivant les saisons. Les femmes y lavent leur linge, les hommes y abreuvant leurs

ânes et leurs mulets. N'était le tombeau blanc d'un Yézidi, placé à quelque distance sur un monticule et tout éclatant de soleil, on se croirait dans quelque bourg de l'Ile-de-France.

Ici, l'eau c'est la vie. On s'en aperçoit dès qu'on pénètre dans la gorge qui mène à Cheik 'Adi et à son sanctuaire. Un ruisseau coule à droite du sentier, et sur ses rives des chaumes dorés de riz ou des plantations de tabac vert attestent l'abondance qu'elle apporte. Le paysage est assez encaissé et, sans le bleu du ciel, il pourrait paraître sinistre. Nous sommes en Kurdistan, terre de guerriers et de brigands fameux. De temps en temps, des caravanes de Kurdes, au grand turban noir garni de franges tombant sur le front, conduisent des mulets chargés de bois. Ils voyagent en groupe, couteau à la ceinture et fusil en bandoulière, de peur d'une attaque toujours possible. Les faces, sans être hostiles, ne sont guère avenantes et l'on attend le salut du visiteur, avant de le donner. C'est à peu près la seule vie humaine qu'on rencontre ici, sauf, de temps en temps quelques naïades dont les rires fusent à travers les arbres. Ce sont des femmes venues laver au ruisseau la seule robe qu'elles possèdent et qu'elles font sécher au soleil. En attendant, elles offrent au passant, en toute simplicité mais en se voilant la face, une académie qui n'a rien de grec. Si, comme le dit la chanson, l'homme heureux n'a qu'une chemise, celles-ci doivent avoir atteint le summum de la félicité.

Les quelques cent derniers mètres qui séparent de l'arrivée à Cheik 'Adi sont un enchantement : partout de l'eau, des arbres, du ciel bleu, une vraie nature paradisiaque, et l'on s'étonne que l'homme ait pu en faire le domaine de Satan. A droite et à gauche éclatent, dans le soleil et dans les frondaisons, les pyramides blanches surmontées d'une boule d'or des Yézidis pieux enterrés près du sanctuaire de leur saint.

A la frontière du domaine sacré, le visiteur est accueilli par un être étrange, bouffi, à la barbe rare, aux longs cheveux nattés, qui descendent le long du visage en se tordant comme des serpents. Pieds nus, couvert d'une tunique d'un blanc éclatant et d'un manteau de même teinte, la tête couverte d'un turban blanc et rouge, cette extraordinaire apparition se fait le guide

du visiteur ou du pèlerin, pour le conduire au gardien du sanctuaire, le Fâqir Hadji, qu'on appelle en kurde, Qârâbâst. C'est de lui que le visiteur apprendra plus tard la nature du fantastique personnage qui l'a reçu. C'est un « moine » yézidi qui, pour éviter tous les racontars et les soupçons malveillants, s'est castré de ses propres mains dans la montagne. C'est sans doute ce qui lui donne cet air sans âge, ce visage si différent des autres Yézidis, dont l'apparence mâle est frappante.

Le Faqir Hadji porte le costume kurde, mais avec un turban noir et un ample manteau de même couleur orné dans le dos d'un triangle de velours rouge renversé. Il a une allure magnifique, pleine de dignité. Sous sa conduite, le visiteur est introduit dans la cour du temple, après avoir franchi une première cour entourée d'arcades taillées dans les murs pour servir d'abri aux pèlerins particulièrement nombreux lors de la fête annuelle.

Pour accéder à cette cour, il faut se déchausser. Un arbre énorme, entouré d'une murette, l'ombrage presque tout entière. On perçoit ici le culte que les Yézidis vouent aux arbres. Chaque tombe dans la campagne est toujours flanquée d'un ou deux arbres et quand, dans la nature environnante, on en voit un bouquet, on peut sans crainte de se tromper affirmer que là vit ou a vécu un Yézidi.

H. C. Luke qui, après Layard, Badger, Oppenheim, Sachau et quelques autres, a visité l'endroit, a écrit sur lui une belle page de littérature, où il oppose le charme silvestre et printanier des jardins adjacents à la note diabolique qui l'a soudain frappé en face du temple de Cheik 'Adi. Il y a bien un peu de romantisme dans cette confession et il faut une bonne dose d'imagination pour ressentir l'impression sinistre qu'il voudrait nous faire partager. Ni les sculptures de paons affrontés sur le tympan en marbre gris de Mossoul, ni les signes cabalistiques gravés dans le calcaire jaune du mur, d'époque indéfinissable et de sens caché — si toutefois ils en ont un —, ni même le serpent noir qui dresse ses ondulations le long de la porte ne rendent un son diabolique. Ce symbolisme puéril n'émeut pas. Tout sent la pauvreté et le toc.

C'est la même sensation qui saisit quand on entre dans le

temple proprement dit, après en avoir sauté le seuil. Ce bâtiment à deux nefs soutenues par des piliers solides, qui rappellent ceux de Mar Behnam, a un aspect de délabrement et de saleté difficilement supportable. Il règne une odeur d'huile brûlée qui saisit à la gorge. Le peu d'éclairage, par d'étroites ouvertures, les traces de fumée sur les piliers et sur les voûtes, tout donne à l'ensemble un aspect de caverne, mais pas au point de faire peur. Une seule note de fraîcheur, c'est celle qui sort de la grande citerne remplie d'eau, à droite de l'entrée, où l'on baptise les enfants et qui provient, selon les Yézidis, du puits de Zemzem à la Mecque.

Le tombeau du saint, le Cheik 'Adi, est sur la gauche, fermé par un rideau qui le déroberait aux regards. Pour l'atteindre, il faut pénétrer, un peu plus haut, par une porte qui introduit dans une chambre à coupole : de celle-ci on entre dans une autre chapelle, de même forme, où le tombeau, voilé comme celui du prophète Nahum à Alqoche, disparaît dans un cadre de bois couvert de dessins géométriques peints au minium. Deux autres pièces mystérieuses sont celles où, dans des jarres de terre superposées, se conservent les centaines et les centaines de litres d'huile, dons des fidèles, destinés à l'entretien des lampes du sanctuaire et des innombrables veilleuses que les gardiens du temple allument le soir sur les tombes disséminés dans le domaine sacré.

L'atmosphère de tous ces bâtiments est suffocante. On a hâte d'en sortir pour retrouver au dehors la clarté du jour, et surtout, avec l'air frais, le chant de l'eau qui court et coule partout, pour déboucher avec fracas dans des fontaines. Cheik 'Adi est un amas de cours, de tunnels, de bâtiments souvent en ruines, qui échappent à tout plan directeur. Pendant l'année, ils sont presque vides, occupés seulement par les gardiens du temple et leurs familles. C'est à l'époque des pèlerinages qu'ils prennent tout leur sens, surtout lors de la grande fête annuelle qui dure du 15 au 20 septembre. L'anniversaire du saint attire alors les Yézidis de toutes les régions avoisinantes. Elle est l'expression la plus sensible de la cohésion nationale et religieuse de ce peuple mystérieux. Au milieu des danses et des chants, dont Layard a noté le caractère langoureux et extatique, au son

des flûtes, des tambours et des tambourins, des milliers de Yézidis donnent une vie d'intense religiosité à ce site de paix édénique, témoin de scènes de surexcitation collective. Elles ne sont pas secrètes. Bien des étrangers dignes de foi ont pu y assister, mais personne n'a jamais été admis aux cérémonies qui s'accomplissent dans le temple même. La lecture des textes sacrés semble en faire partie. La grande fête annuelle comporte le sacrifice d'un animal. On montre dans l'une des cours l'endroit où le bœuf choisi est mis à mort. Chacun des assistants lui donne un coup de bâton, et c'est ainsi que le pauvre animal trépassé. On le fait ensuite cuire dans un immense chaudron. Le premier Yézidi qui arrive à saisir, dans la sauce bouillante, un morceau de la victime et à le manger, est sûr d'aller au ciel. Comment dans une nature aussi paisible se livrer à une pareille boucherie ? La religion fait passer bien des choses.

★

Cheik 'Adi est le sanctuaire principal des Yézidis, leur Mecque. C'est en pensant à lui que se maintient le sentiment d'unité ethnique et religieuse dans une population qui, encore forte d'environ 150.000 individus, il y a un demi-siècle, ne dépasse pas aujourd'hui 60 à 70.000 membres. Les persécutions, les épidémies, les divisions intestines, les malheurs consécutifs aux guerres sont les causes générales de cette diminution. Les Yézidis forment un peuple qui se meurt. On les trouve particulièrement dans la région de Mossoul, dans le Cheikhan, où s'élève le sanctuaire de Cheik 'Adi, et dans le Djebel Sindjar, à 160 km à l'ouest de la ville ; il en existe des groupes plus petits dans les environs d'Alep, dans la montagne de saint Siméon et la vallée de l'Afrin, enfin dans l'Arménie soviétique et près de Tiflis.

Leur unité raciale apparaît à plusieurs traits. Les plus parlants ne sont pas ceux de leurs caractères physiques, car on y découvre deux types, l'un assyro-sémite, avec chevelure et barbe très développées, l'autre plutôt indo-germanique, mais ceux de la langue, un dialecte kurde, et de la structure sociale, basée sur des principes théocratiques, qui divisent le peuple en de nombreuses castes fermées créées par la religion.



59. Paysage yézidi aux environs de Aïn Sifni (Iraq)



60. Tombeau yézidi



61. Cheik 'Adi, sanctuaire des Adorateurs du diable



62. Cheik 'Adi. Entrée du temple

VIII

Cheik 'Adi

C'est celle-ci surtout qui attise la curiosité, à cause des mystères qui l'entourent et qui font planer sur ce peuple mal connu un nuage assez troublant. Un terme général la caractérise : les Yézidis sont les adorateurs du diable. Voire. Il faut en rabattre beaucoup sur cette prétendue adoration rendue à Satan, et une expression qui fait image n'est pas nécessairement une explication juste.

Il est assez difficile de trouver auprès des Yézidis des lumières précises sur leurs croyances. Le chef suprême lui-même, le Baba Cheik, ou Grand Cheik, ne paraît pas très au fait de la doctrine et de la pratique qu'il représente. Dans sa maison de Aïn Sifni, où il descend quand il vient à Cheik 'Adi, c'est un homme plein d'urbanité qui accueille le visiteur, sauf les jours où il jeûne. Sa barbe noire abondante, sa haute taille, son costume et son turban immaculés lui donnent l'air d'un maître ; mais son esprit n'est pas celui d'un théologien, et il faut toute la science du postier de l'endroit, Yézidi lui aussi, pour éclairer la lanterne de l'étranger trop curieux. Sa récente élection par le Mir, chef civil résidant à Ba Idri, excuse cette ignorance, pour une part. Du moins connaît-il ses devoirs : visiter ses fidèles et résoudre les cas religieux difficiles, jeûner, maintenir les jeûnes dans sa communauté, même en faisant appel aux sanctions.

A défaut des renseignements que les chefs cachent, peut-être par intérêt ou par défiance, il serait sans doute possible de faire appel aux livres sacrés des Yézidis. Ils en ont deux, qu'ils ne montrent pas volontiers, mais qui ont pourtant été traduits, le *Kitab al-Jahouah*, ou Livre de la Révélation, et le *Kitab al Asouad*, ou Livre Noir, ce dernier terme semblant contenir l'idée de « digne de vénération ». Le premier est une sorte de proclamation de Satan à ses fidèles, une affirmation de sa puissance, tandis que le Livre Noir est un fantasmagorique exposé sur les origines du monde et des Yézidis. Tous les deux sont écrits en arabe, ce qui paraît devoir diminuer beaucoup leur autorité. La langue du culte est en effet kurde. Aussi quelques historiens suspectent-ils l'âge de ces livres qu'ils considèrent comme assez récents.

Tout cela n'apporte guère de lumière sur cette religion qui

s'offre comme un syncrétisme assez déroutant. A en croire certains auteurs, les Yézidis regardent comme inspirés la Bible, Ancien et Nouveau Testaments, et le Coran. Ils croient au Christ, dont ils reconnaissent la divinité, mais ils professent en même temps que son règne ne viendra pas avant celui de Satan. Dans la prière privée ils utilisent l'arabe, qu'ils ne comprennent pas, et ils affirment que l'eau de la fontaine du sanctuaire de Cheik 'Adi est miraculeusement dérivée du puits de Zemzem à la Mecque. Comme l'écrit Luke, « ils circoncisent avec les Musulmans, baptisent avec les chrétiens, s'abstiennent avec les Juifs des aliments prohibés, ont horreur avec les Mandéens de la couleur bleue ».

Les interdits tiennent en effet une très grande place chez les Yézidis. Interdiction de manger du coq, des laitues, des haricots, du poisson, en souvenir de Jonas, de la gazelle, parce que ses yeux ressemblent à ceux de leur saint Adi, etc... Tous ces tabous, assez curieux, ne dépassent pas ce qu'on trouve généralement dans toutes les religions asiatiques. Toutefois, parmi ces interdits, il en est dont il faut faire justice. Presque tous les livres qui traitent de ce peuple et de sa religion affirment que les Yézidis ont une aversion très marquée pour les mots arabes qui ont quelque analogie avec le terme Cheytan (Satan) et qu'ils évitent même dans leur langage les mots où se présente le son ch, par crainte d'offenser leur divinité. C'est oublier que les Yézidis ne parlent pas arabe, mais kurde. Toutes ces affirmations sont donc erronées, comme le sont la plupart de celles qui courent sur ces adorateurs du diable.

C'est qu'elles proviennent d'auteurs, qui n'ont guère eu le loisir de vivre avec les Yézidis, mais n'ont fait que les rencontrer au cours d'une visite rapide de leurs villages ou de leur sanctuaire. Ce n'est pas le reproche qu'on peut faire à R. Lescot, qui a eu l'occasion de faire deux séjours prolongés parmi les tribus yézidies et d'entrer en contact avec leurs cheiks. Connaissant leur langue, reçu avec hospitalité et amitié par leurs familles, il a pu en parler en ethnologue, et son long mémoire est le dernier exposé en date de la vie, des croyances, des coutumes et de la société des Yézidis. Ce qu'il en dit ne s'applique pas indis-

tingement à tous les Yézidis, car son expérience s'est limitée aux tribus vivant en Syrie et dans le Djebel Sindjar, plus sédentaires que celles des environs de Cheik 'Adi, lesquelles ont gardé le caractère montagnard et nomade des origines. Néanmoins, son livre permet, sur la religion moderne des Yézidis, une vue plus sûre que toutes celles qui ont eu cours jusqu'ici. Il aide surtout à connaître avec plus de certitude le panthéon yézidi et la curieuse place d'honneur qu'y occupe le diable.

Les Yézidis reconnaissent et adorent un Dieu unique, infiniment bon, mais quelque peu indifférent aux affaires humaines. Il laisse le soin de celles-ci à l'administration des anges qui l'assistent. Périodiquement, tous les mille ans, ces anges descendent à tour de rôle sur la terre pour donner au monde de nouvelles lois. Mission accomplie, ils remontent auprès de Dieu, mais non sans avoir, parfois, laissé derrière eux une postérité humaine. C'est à l'une ou l'autre de celles-ci que se rattachent les familles de cheiks. Aucune n'est le produit d'un commerce entre un ange et une femme. Cette descendance angélique a été créée soit par les anges eux-mêmes, soit par Cheik 'Adi, soit par Dieu.

Les anges auxiliaires du Dieu unique sont au nombre de sept. Leurs noms varient ; toutes les traditions sont cependant d'accord pour mettre en tête de liste de ce septennaire Taousé Melek, l'Ange-paon, que les Orientaux aussi bien que les Occidentaux identifient au Satan des religions chrétienne et musulmane. En réalité, l'Ange-paon n'est rien de tel. Pour les Yézidis il n'est autre que le plus puissant et le meilleur des anges, à qui ils adressent leurs prières. Loin que l'adoration du diable soit l'élément constitutif de leur religion, c'est la négation de son existence qui en est la base. Ce sont d'abord les Musulmans, puis à leur suite les chrétiens occidentaux qui ont établi l'équation Taousé Mélek - Satan. L'identification une fois faite, il est bien vrai de dire avec Lescot, qu'il est devenu « effectivement le mauvais ange des Yézidis, puisque le culte qu'ils lui rendent est cause du mépris dont on les accable et des persécutions qu'on leur fait subir ».

Le culte de l'Ange-paon se matérialise dans les hommages

dont les Yézidis entourent les *sindjaq* (bannières). Ce sont des paons de bronze, jouant le rôle non d'idoles, mais de reliques ou de symboles, car ils passent pour être l'œuvre de Taousé Mélek lui-même qui les façonna à sa propre ressemblance. Comme les anges, ils sont sept, conservés chez quelques cheiks ou au sanctuaire de Cheik 'Adi. On les montre rarement à des yeux étrangers. Lescot en a cependant vu deux qu'il décrit ainsi : « Tous deux sont démontables et comportent un pied de bronze jaune, qui ressemble à un long chandelier et qui peut se diviser en trois pièces. Au sommet de ce support s'adapte une statuette de même métal figurant grossièrement un oiseau. L'animal reproduit est censé être un paon, cependant il ressemble plutôt à une colombe ou à un canard. Il ne faut sans doute incriminer que la maladresse de l'artiste, car le magnifique *Tawûs* du British Museum dont Empson publie une photographie (en frontispice de son livre, *The Cult of the Peacock Angel*, 1928) ne laisse aucun doute sur la nature de l'oiseau représenté ; c'est bien d'un paon qu'il s'agit ».

Chaque année les *sindjaq* sont transportés dans les différentes communautés des Yézidis par les *Qeoual* (récitateurs). Faisant fonction de missionnaires, leur rôle est de ranimer par leurs prédications la foi de leurs coreligionnaires. Ces visites sont l'occasion de cérémonies de vénération du symbole de l'Ange-paon ; elles s'accompagnent de quêtes, généralement très productives, dont le produit est partagé entre les sanctuaires et les propriétaires gardiens des *sindjaq*.

★

Quel rôle joue donc ici Cheik 'Adi, dont le tombeau attire à tel point les Yézidis de tous les pays qu'il est devenu leur sanctuaire national et qu'un mort ne part pas dans l'au-delà, sans qu'on ait mis dans sa bouche une pincée de la terre prise à son sanctuaire ? Question à laquelle il n'est pas facile de répondre, puisque les historiens ne sont pas même d'accord sur l'identité du personnage qui repose dans le sépulcre. La notice historique, contenue dans un manuscrit syriaque de 1452 autrefois publié par l'orientaliste François Nau, prétend bien nous le

faire connaître. 'Adi était un kurde au service d'un monastère nestorien. S'étant marié, ainsi que ses fils, avec des femmes mongoles, toute la tribu se souleva contre ses maîtres et les soumit à son service. Bientôt, non contents d'avoir fait des moines des gardiens de troupeaux dont ils empochaient les bénéfices, ils les mirent à mort et s'emparèrent totalement du couvent, bâtiments et biens, où 'Adi fut plus tard enterré.

Comme on aimerait pouvoir tenir pour vraie cette histoire, car elle supprimerait tous les doutes touchant le saint du Yézidisme ! Certes, le monachisme a connu de ces révolutions intérieures et rien en soi ne s'oppose à ce que le monastère, où 'Adi travaillait, en ait été le théâtre. Toutefois ce récit, écrit par un moine, semble bien l'avoir été avec l'intention d'établir les titres de propriété de son ordre sur cet endroit. Si, en effet, l'on considère la situation du temple, la disposition des lieux et des habitations, les grottes de la montagne environnante et surtout la forme du sanctuaire, construit sur le plan des églises de la région et où, paraît-il, on a découvert des inscriptions syriaques aujourd'hui badigeonnées ou détruites, il ne peut faire de doute que cet ensemble est un ancien monastère nestorien passé plus tard, comme tant d'autres et dans des circonstances inconnues, en la possession des infidèles.

A la suite de l'Italien I. Guidi, bon connaisseur s'il en fut des mouvements politiques et religieux qui agitèrent l'Islam au moyen âge, un autre 'Adi a aujourd'hui les faveurs des historiens du Yézidisme : 'Adi ben Musafir, un soufi du VI^e siècle de l'Hégire.

Natif de la Beqa'a libanaise, où il vit le jour entre 1073 et 1077, il passa la première partie de sa vie à Bagdad, où professaient les célèbres mystiques, Abou Nadjib 'Abd el Qâdir el Suhrawardi, les deux frères Ghazali, ainsi que 'Abd el Qâdir el Djilani, d'abord son condisciple, puis en 1133 son compagnon de pèlerinage à la Mecque.

A ces lumières s'en joignirent d'autres pour faire de 'Adi un maître à son tour : Hammad ed Dabbas, un thaumaturge, 'Oqeyl el Mandjibi, qui avait, paraît-il, la propriété de se transporter par les airs, Hamid el Andaloussi. Plus tard 'Abd el Qâdir

el Dajalani rendra témoignage de l'ardeur du jeune 'Adi, en attribuant à une grâce particulière la dévotion dont il faisait preuve : « Je témoigne en faveur de mon frère 'Adi ben Musafir que les insignes de la souveraineté sur les autres saints de son temps furent érigés en son honneur, alors qu'il était encore dans le ventre de sa mère. »

Formé à la discipline des soufis de Bagdad, 'Adi abandonne, vers la quarantaine, la capitale abbasside et se retire dans les solitudes de l'Hakkiari, adoptant pour ermitage les ruines d'un monastère nestorien à Lalech. Là, selon un processus commun à toute l'histoire monastique orientale, aussi bien musulmane que chrétienne, ses mortifications, ses jeûnes, sa doctrine opèrent autour de lui le rassemblement de disciples, et c'est ainsi qu'il fonde à son tour une nouvelle confrérie de soufis, la 'Adaouiyya, dont les Faqîrs Yézidis de nos jours constituent le dernier vestige.

Comme pour tous les fondateurs de sectes et de religions, la légende a fleuri autour du personnage. La tradition hagiographique n'a pas su se défendre de lui attribuer les prodiges les plus étonnants. 'Adi commandait aux serpents, il pouvait lire dans la pensée de ses interlocuteurs, faisait jaillir du sol aride des eaux fécondantes, savait provoquer des visions chez ses disciples et faire apparaître dans un miroir les visages des personnes absentes. Une fois, il ressuscita un Kurde, un autre jour il rendit la vue à un aveugle. Il communiquait avec les morts et il se transportait dans les airs sur un char de feu. Il reçut de Dieu un diplôme le préservant, lui et ses disciples, du feu de l'enfer.

Mieux que ces *fioretti*, ce sont ses écrits qui nous le font connaître. Quatre traités lui sont attribués, qui n'ont pas encore été publiés. Le peu qu'on en connaît ne montre pas chez lui une grande originalité de doctrine : elle suit le grand courant mystique des soufis à la recherche de l'amour de Dieu par l'anéantissement de la personnalité : « O toi, dit-il à son disciple, sache que les saints ne sont pas devenus saints à force de manger, de boire, de dormir, de frapper et de battre, mais qu'ils se sont élevés jusqu'à leur état grâce à leur zèle religieux et à leurs pratiques austères. En effet, ne vit que celui qui meurt. Celui

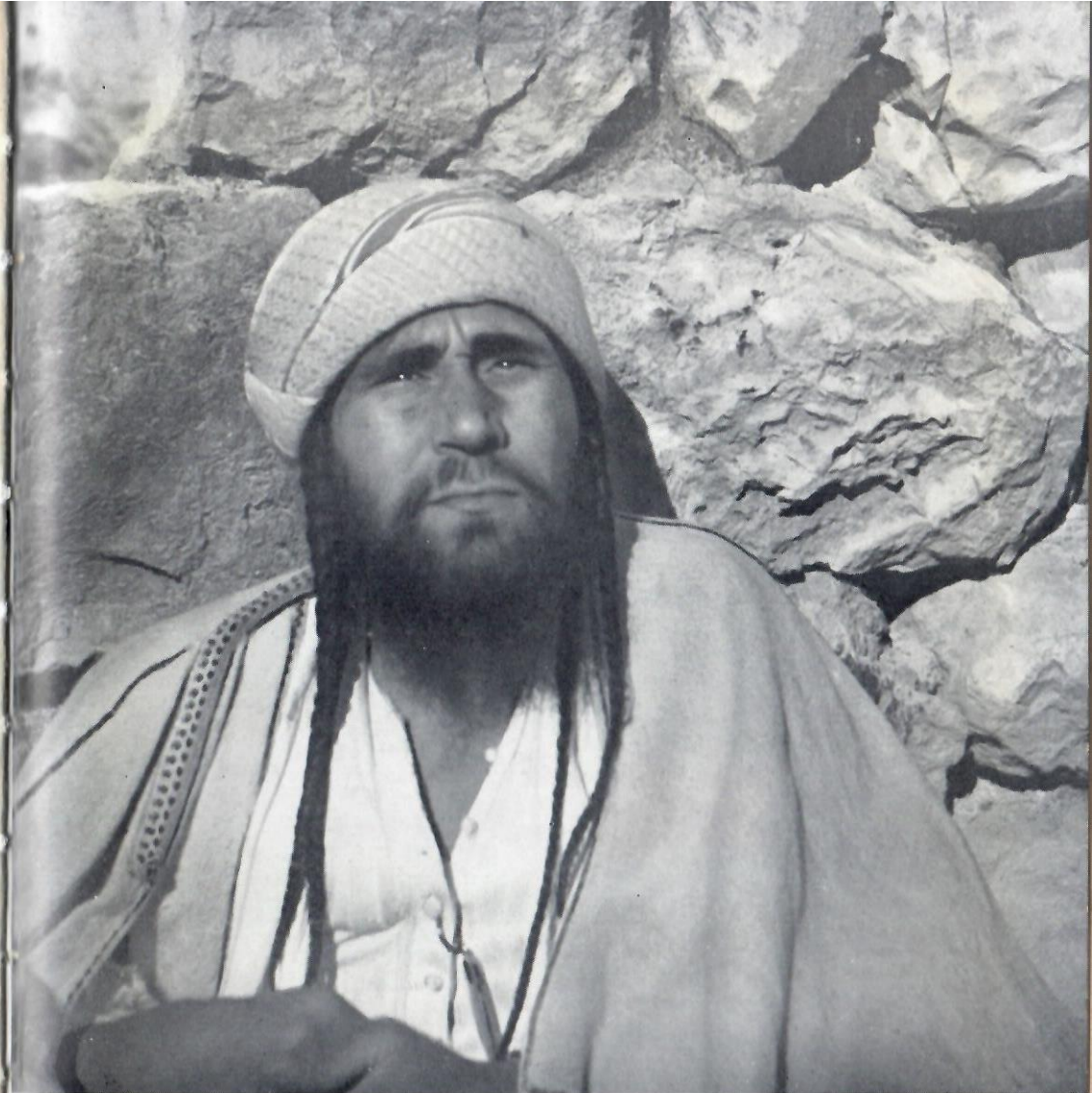
qui périt pour l'amour de Dieu devient une robe d'honneur pour la Divinité, et celui qui se rapproche de Dieu en anéantissant sa propre vie, Dieu lui rend cette vie. » L'accent donné sur l'austérité est un des traits de cette doctrine. Dès son entrée dans l'Adaouiyya le novice en était informé et savait au prix de quel renoncement il pouvait espérer atteindre à la sainteté : « Le *murid* (novice) n'est vraiment *murid* que lorsque sa volonté est entièrement soumise à celle de son cheik et lorsqu'il est entre ses mains semblable au cadavre entre celles du laveur de morts qui le manie à son gré. » Par où l'on voit que le *perinde ac cadaver* dont on fait l'honneur, ou le reproche, à saint Ignace de Loyola, n'est pas une invention purement occidentale.

Tel paraît bien être le 'Adi qui repose dans l'édénique Cheikan. Cette place lui convient mieux qu'à son homonyme, obscur voleur, doublé d'un assassin. Si les preuves historiques n'en sont pas péremptoires et laissent encore quelques doutes, du moins la justice semble-t-elle sauve.

CONCLUSION

Le tableau qui s'achève ne donne qu'un aspect du monachisme proche-oriental. La volonté nettement exprimée dès le principe de n'y faire entrer que les monastères proprement orientaux en a fait exclure tout ce qui est produit d'importation, notamment les institutions monastiques et religieuses qui se sont introduites à l'occasion des Missions. Il y aurait cependant eu beaucoup à dire de l'œuvre, entreprise depuis plus d'un siècle, et qui continue à s'accomplir, par des groupes comme ceux des Dominicains de Mossoul, de Jérusalem ou du Caire, des Jésuites de la Syrie, du Liban et de l'Iraq, des Pères Blancs de Sainte-Anne de Jérusalem, sans compter les innombrables communautés de religieux et de religieuses disséminées par tout l'Orient et occupées à l'éducation de la jeunesse. Il n'a même été rien dit des congrégations religieuses indigènes, créées par les Dominicains d'Iraq et les Jésuites du Liban, qui, bien avant les décisions papales sur la création d'un clergé autochtone, avaient en quelque sorte résolu le problème de l'évangélisation du milieu par des missionnaires tirés de la masse. La marque occidentale imprimée sur elles est trop évidente pour qu'on les considère comme des manifestations du monachisme arabe, le seul qui était l'objet de notre recherche.

Il faut l'avouer, ce tableau est assez décevant. L'ensemble des monastères présentement en exercice n'est qu'un mince résidu de la somme, véritablement stupéfiante, des couvents que révèlent les textes et l'Histoire. Pendant des siècles les déserts de l'Égypte et de la Palestine, les montagnes de Mésopotamie et de Turquie, les plaines de Syrie et d'Anatolie ont été littéralement couvertes de couvents chrétiens et musulmans. Aujourd'hui, il faut de longs voyages pour aller de l'un à l'autre. Et ce qui est plus grave, c'est que beaucoup n'ont plus d'autre rôle que



63. « Moine » yézidi

celui d'organe témoin. Les murs tiennent bon, mais ils n'abritent plus personne.

L'historien-philosophe pourrait trouver une ample matière à réflexion sur cette détérioration d'une institution, qui eut autrefois tant d'attrait non seulement pour les chrétiens, mais aussi pour les âmes les plus hautes de l'Islamisme. En rechercher les causes, en analyser les conditions serait ici hors de propos. Mais il est impossible, au terme de cette visite des monastères du Levant, de taire un fait dont le lecteur se sera rendu compte déjà. C'est que, en dehors des monastères grecs du Sinaï et de Palestine, d'ailleurs assez réduits en habitants, l'institution monastique n'est vivante en Orient que dans les communautés qui entretiennent des rapports étroits avec l'Occident. C'est chez les Grecs-catholiques, les Maronites et les Chaldéens qu'on trouve encore de grandes colonies de solitaires, qui, tout en étant plus ou moins « romanisées », gardent cependant leur caractère oriental originel.

N'est-ce point une preuve entre mille que le monde arabe et l'Occident ont besoin l'un de l'autre et qu'ils sont faits pour s'entendre ? Dans la légitime recherche de l'indépendance nationale, que manifestent aujourd'hui tous les Etats nés du démembrement de l'Empire Ottoman, il reste certainement un terrain d'entente. Où et quand sera-t-il trouvé ? C'est ce qu'on n'entrevoit pas encore et, pour la réponse, il faut, comme dit l'Arabe, s'en remettre à Allah (béni soit-il !), qui est plus savant que nous. L'auteur de ce livre, qui a tant de fois conversé avec confiance avec les moines de tout rite et de toute langue, depuis la Turquie jusqu'au Sinaï, est convaincu que ceux-ci ont un rôle à jouer dans le rapprochement de deux mondes qui tendent à s'isoler. Plus détachés que d'autres des intérêts souvent sordides et inavouables qui mènent les politiciens, ils sont aussi plus capables de trouver le point où les esprits, malgré les différences de races, de langues et de religions, communient dans l'union, qui n'est pas nécessairement l'unité.

Paris, juin-novembre 1957.

64. Gardien du temple de Cheik 'Adi

